

Retour au bercail

Ce matin, lorsque je me suis levée, je n'aurais jamais pensé être à quatre-cents kilomètres de chez moi, quelques heures plus tard.

C'est après le coup de fil de mon frère aîné, aux environs de sept heures, que j'ai fourré quelques habits dans ma valise, avant de la larguer sans ménagement dans le coffre de la voiture, et de m'installer derrière le volant.

Depuis des mois, notre grand-mère luttait contre cette foutue maladie qui l'avait grignotée de l'intérieur. Une suite de longs combats éprouvants s'étaient déroulés devant nos yeux. Mais le crabe, comme elle l'appelait, avait gagné la guerre. Elle venait de tirer sa révérence pour rejoindre son mari et son fils. Ainsi, elle devenait à son tour, une étoile de plus à observer dans ce ciel de fin d'hiver.

Après quatre heures à rouler non-stop sur un rythme aussi linéaire que monotone, j'insère une dernière fois ma carte bleue dans le lecteur du péage, et regarde la barrière se lever bien trop lentement.

Enfin, je quitte l'autoroute.

Soulagée et apeurée.

Le cœur serré.

Je jette un coup d'œil sur le paysage pour chasser les idées noires.

En une fraction de seconde, je remarque qu'en ce jour particulier, il manque quelque chose. Quelqu'un. L'esprit de la région est resté tapi dans un coin. La Tramontane a décidé qu'elle ne viendrait pas jouer dans les branches des arbres plantés en bordure de route. Pas aujourd'hui.

J'ai toujours entendu dire que le vent rend fou. Il y a peut-être un peu de vérité à cela, car lorsque la Tramontane se déchaîne, qu'elle montre sa force, sa colère, qu'elle siffle entre les tuiles des maisons, fait claquer les volets sur les façades, s'engouffre sous les vêtements à glacer le sang, je n'ai plus qu'une idée en tête : hurler et fuir cette tourmente. C'est d'ailleurs ce que j'ai fini par faire. Fuir.

Il y a peu de monde sur la nationale. Pas étonnant : ce n'est pas l'heure de pointe et nous ne sommes pas en plein été.

Après quelques mètres, je prends la bifurcation. Je sais que sur le pont, qui enjambe l'autoroute, il sera là. Un premier virage. Puis un deuxième. Un besoin irrésistible de l'admirer.

Le voilà.

Je suis face à lui.

Il trône majestueusement. Fièrement. À sa place. Ganté de ce blanc pur qui, petite, me faisait penser à une meringue déposée parfaitement sur une tarte aux citrons. Lui, que je ne regardais plus lorsque j'habitais encore ici, lassée de voir cette beauté, mais dont je dévore chaque relief depuis que je me suis exilée. Je me surprends à m'extasier devant ce mastodonte à chaque retour,

à le prendre en photo comme un touriste devant la Tour Eiffel, à l'exhiber fièrement sur les réseaux sociaux.

Une petite voix me souffle à l'oreille cette phrase que mon père s'amusait à dire à ma grand-mère. Ces quelques mots qu'il ne pouvait s'empêcher de dire pour la taquiner, à chaque sortie, puisqu'elle aussi était en admiration devant ce géant de pierres : « Eh bien, le voilà, ton Canigou ! ».

Oui, il est bien là. Tellement beau. La montagne des Catalans. Notre montagne. Notre symbole. Je n'avais pas ressenti cette chaleur, cette appartenance à un clan, cet amour pour mon pays depuis longtemps. Et j'avoue qu'en ce jour de deuil, ça me fait un bien fou. J'ai l'impression que toute la région, que chaque parcelle, que tout le monde est avec moi pour me soutenir.

Un petit tour de village

Je prends la bretelle qui mène tout droit au village de mes grands-parents.

Je décide de faire un détour par le centre du bourg. Il y a autant de stops et de dos d'ânes, dans ce village collé à Perpignan, que dans tout le département aveyronnais, mon lieu de résidence. Tant pis, je préfère être ballottée, que passer devant le cimetière.

À la sortie du centre-ville, je tombe devant le château d'eau. Petite, je ne faisais pas attention à ce colosse de béton. Gris, froid, insignifiant. Puis, dans les années 2000, il s'est offert un ravalement de façade. Il a été recouvert par une magnifique fresque représentant une catalane portant l'habit traditionnel et brodant les couleurs de la ville, accompagnée de son fils. *La dona y la maitnaga*. La femme et l'enfant. C'est mon frère, qui a étudié le catalan à la fac de Perpignan, qui m'a expliqué cela. Je me souviens, comme si c'était hier, du débat qui avait suivi, soulevant l'importance de cette peinture ; tant par le fait qu'elle camoufle cette verrue de béton que par les valeurs qu'elle véhicule.

Cette escapade me fait arriver du côté de l'aire de jeux installée sur une place bordée de lauriers. Assaillie de souvenirs, sans m'en rendre compte, je lève mon pied de l'accélérateur.

Je venais faire du toboggan, de temps en temps, avec mon père. Je souris en le revoyant assis sur le banc, les yeux braqués dans ma direction, pour ne pas me perdre de vue. Parfois, les jours de pétanque, nous allions de l'autre côté de la place. Et là, les rôles s'inversaient : c'est moi qui l'observais. Vêtu d'un jean et d'une chemisette à manches courtes, un petit chiffon dans la poche pour dépoussiérer les trois sphères grises après les avoir ramassées, il se concentrait sur le jeu, venant de temps en temps me faire un baiser sur le front. J'entends encore le craquement de son genou lorsqu'il s'accroupissait avant de pointer le cochonnet, et le cliquetis lorsque deux éléments d'acier s'entrechoquaient. Je ne perdais pas une miette du spectacle et l'encourageais comme une pom-pom girl l'aurait fait.

La voiture se met à brouter et m'extirpe de ce souvenir. J'embraye, change de vitesse et continue ma route.

Je ne suis plus qu'à quelques rues de la maison de mes grands-parents, où une partie de la famille s'est réunie. Mon estomac remonte dans la gorge, et celle-ci se serre un peu plus.

J'arrive au niveau du portail. Évidemment, il n'y a plus de place aux alentours. Dernière arrivée, dernière servie. J'actionne le clignotant, tourne dans la rue perpendiculaire et trouve un lieu de stationnement.

Je coupe le contact et regarde autour de moi. Il y a longtemps, des décennies, tout ça n'existait pas. Le goudron était terre et le béton était vert.

Des champs à perte de vue, et de l'autre côté : le village. En été, avec mon père, nous emprunions le petit sentier au milieu de ces grandes plantes ressemblant à des bambous, pour aller chercher le pain. Nous jouions à cache-cache, nous chantions, nous courions. Ce trajet était un rituel, et il était chargé de douceur, de rire, d'amour. Sortie de la forêt de tiges, il y avait cette vigne où nous piquions, directement sur le cep, un ou deux raisins chacun. Parfois pas assez mûrs, il m'est arrivé de tout recracher en pleurnichant, pendant que mon père se moquait

affectueusement de moi. Puis nous remontions jusqu'à la maison familiale, les bras chargés de brindilles et de sarments pour allumer le barbecue de mon grand-père.

Aujourd'hui, il n'y a plus rien.

Ça m'écœure. Plus aucun gamin ne goûtera à cette liberté.

Ça m'attriste. Le théâtre de mes souvenirs est parti en fumée.

Je reste quelques secondes dans l'habitable pour reprendre des forces.

Il faut y aller.

J'inspire profondément, ouvre la portière, et me dirige vers le portillon en fer forgé blanc.

La maison

Les retrouvailles sont chargées de douleur et de soulagement. Notre grand-mère souffrait tellement et depuis tant de temps... Ce sentiment libérateur me désespère. J'ai du mal à le comprendre. C'est comme si je me réjouissais de son départ, alors, qu'au fond, il en est tout autre.

Le diacre succède au conseiller funéraire. Choix du cercueil, du capitonnage, de la musique lors de la cérémonie. Voilà de quoi est faite notre journée. C'est lourd, épuisant, éprouvant. Je regarde ma montre toutes les cinq minutes en espérant à chaque fois que la question posée soit la dernière.

L'homme d'Eglise se décide enfin à partir, et se fait raccompagner par ma tante et mon frère.

Mes yeux se détournent de la paperasse macabre laissée sur la table, pour se poser sur les meubles de cette salle à manger qui m'entoure. Toute une vie à trimer pour finir comme ça.

Une montée d'angoisse me prend la gorge. Je commence à avoir chaud, trop chaud. J'essuie mon front où de petites gouttes de sueurs commencent à perler. La déglutition devient difficile et presque douloureuse. Je manque d'air. J'étouffe.

Je détaille vers la salle de bains, au fond du couloir, ouvre le robinet, et m'asperge le visage. L'eau fraîche me ramène doucement à la vie. Je m'appuie sur les rebords du lavabo le temps de reprendre totalement le contrôle de mon corps, et de ma tête.

Juste avant de rebrousser chemin, je remarque la laque et la brosse à cheveux de ma grand-mère restées sur la petite étagère. Je les saisis et ferme les yeux. Je la revois enlever ses bigoudis de toutes les couleurs, puis coiffer délicatement les courbes laissées par les petits rouleaux, ses lèvres pincées par la concentration. Assise sur le rebord de la baignoire, j'admire sa technique parfaite et ses gestes précis.

Dehors, la portière qui claque me fait revenir de ce doux voyage. Je pose sans ménagement les deux objets à leurs places, et sort en trombe. Aucune désir d'expliquer ma présence dans cette salle de bains, de mettre des mots sur ce que je ressens. J'ai simplement envie de garder ces moments pour moi seule, bien emballés dans du papier de soie, pour être conservés sans risque d'être abîmés.

En quelques enjambées, je me retrouve dans la salle à manger. Pour brouiller les pistes, je me poste devant la fenêtre, et simule être perdue dans mes pensées, les bras croisés sur la poitrine. Personne n'arrive. Je reste tout de même dans cette position, juste au cas où. Et mon regard tombe sur le jardin aménagé avec goût en contrebas de la maison.

Je ferais bien un petit tour dans l'allée, mais le sol est gorgé d'eau. Ironie, lorsque l'on sait qu'ici, c'est la succursale du Sahara : il ne pleut jamais. Mais il a fallu qu'il tombe des trombes d'eau hier. Et comme j'ai chaussé mes escarpins imitation peau de serpent, je risque de m'enfoncer dans la boue et les abîmer.

Après réflexion, c'est plus fort que moi : je ne peux m'empêcher de partir en expédition. Je n'aurais qu'à marcher sur la pointe des pieds.

J'ouvre la porte-fenêtre et dès que je pose un pied sur la terrasse, je suis frappée par la douceur de cette journée. Exit la grosse doudoune, l'écharpe et les gants. Ici, ça ne sert que quelques semaines dans l'année. Et encore, je crois qu'après avoir goûté aux hivers glacials aveyronnais, une petite veste pourrait me contenter.

Rosiers, Oiseaux de Paradis, géraniums. Il y a de tout. Et dehors ! Impensable de ne pas rentrer ce genre de plantes chez moi. Elles se feraient saisir par le premier coup de gel ! D'ailleurs, il paraît que ce n'est pas demain la veille que je sortirai la forêt qui est dans mon salon. L'ancêtre de mon village m'a confié que le thermomètre baisserait en dessous de zéro jusqu'à début mai. Ici, dans la plaine, s'il gèle un matin dans l'année, c'est comparable à un fléau envoyé par Dieu. Bon, peut-être pas autant. Mais quand même, c'est vraiment rare.

D'ailleurs, il commence à y avoir des boutons sur certains arbustes. Il ne faudra pas attendre le printemps pour que les couleurs variées et éclatantes envahissent le jardin.

Je passe devant un carré d'herbe laissé à l'abandon : le potager de mon grand-père. Je préfère ne pas m'attarder, car je sens que j'ai de plus en plus de mal à contenir l'avalanche d'émotions qui menace de me submerger.

C'est quand mes yeux se posent sur le citronnier que je m'arrête. Effarée. Ou plutôt éblouie. Cet arbre, variété quatre saisons, doit mesurer plus de trois mètres de haut sur trois de large. Il ploie sous le poids des branches chargées de fruits jaunes vifs. Le mien, bien planqué dans mon salon, est chétif à côté. Il est loin d'être aussi beau.

Je décroche un agrume, gros comme une orange, et le respire à plein poumons. Acidité agréable, gorgé de soleil méditerranéen. Il y en avait toujours dans la cuisine. C'était la touche secrète de ma grand-mère. Un zeste de citron dans chaque dessert.

Impossible de les laisser pourrir. J'attrape le seau rangé dans le garage, le pose au sol et le remplis entièrement.

Je n'avais pas réalisé qu'il deviendrait aussi lourd, et que la tâche pour le ramener à l'intérieur deviendrait périlleuse. Je me débats, enfonçant, à chaque pas, mes talons fins dans la terre meuble.

Foutues mes escarpins...

La boîte à musique

Après une courte et bien mauvaise nuit passée chez mon frère, Thomas, je chausse mes tennis et part faire un footing, dans le but de me réveiller.

Après seulement un petit kilomètre, je suis en nage et souffle comme un bœuf. Je me fais avoir à chaque fois. Trop couverte. Enfin, pour ici. Pas de buée qui sort de ma bouche, pas le bout du nez gelé et rouge, pas les muscles ankylosés et le sang qui a du mal à les irriguer. Ah non ! Tout est opérationnel. Un peu trop même.

Je retire ma veste pour la nouer à la taille. Ce geste me rappelle les sorties scolaires, où, tous en rang, mains dans la main, nous nouions notre sweat à la taille pour ne pas le perdre. Cette habitude a vite été balayée à l'adolescence sous peine de *fashion* faux-pas.

Mais c'est lorsque j'arrange mon tee-shirt pour le coincer dans les leggings que je me revoie réaliser un autre geste à l'âge de six ou sept ans. Je souris en sachant pertinemment le souvenir qui vient de ressurgir.

Ce devait être en plein hiver, puisque je portais un épais pull en laine. Ma mère m'avait déposée chez mes grands-parents avant de partir travailler. Je me retrouvais donc dans ce grand salon, seule – puisque ma grand-mère se préparait à l'étage et mon grand-père était parti chercher le pain –, et je m'ennuyais.

Sur le bord de la cheminée, une petite boîte à musique était déposée. Je n'avais pas le droit de farfouiller, de toucher. Interdiction pure de la part de mes grands-parents. Plantée devant l'instrument miniature, je salivais presque. Un chien devant un morceau de viande. La peur de me faire gronder était forte, mais la tentation encore plus.

Je me saisis de la boîte, et en trois pas, j'étais planquée sous la table de la salle à manger. La longue nappe m'assurait une bonne cachette. Dans le creux de ma main, je contemplais l'objet merveilleux. C'était un étrange piano avec de fines tiges de métal retenues par deux petites vis. Quand au tambour cranté, il me faisait penser à une bobine de fil argenté. La manivelle devait bien servir à quelque chose...

Je rapprochais l'objet de mon ventre pour bien le bloquer. En effet, même s'il était petit, mes mains l'étaient encore plus. Et du bout des doigts, je commençais à tourner délicatement cette manivelle. Malgré mon jeune âge, je reconnus immédiatement les notes de *l'Estaca*¹. Ces notes que j'avais entendues des milliers de fois sortir du poste radio de ma grand-mère. C'était beau. C'était doux. C'était... le drame ! Le bas de mon pull s'était fait entraîner dans le tambour. Le temps que je m'en rende compte, il était complètement enroulé autour. Panique à bord ! Impossible de tourner cette idiote manivelle dans l'autre sens. Impossible de sortir le pull, même en tirant de toutes mes forces ! Ma grand-mère allait me gronder ! J'en étais certaine. Il ne me restait plus qu'une solution, dégrafer mon pantalon et y fourrer le tout. Pas très agréable comme sensation. Mais j'évitais la tempête.

¹ Chanson Catalane de Lluís LLach

La journée complète, avec ce machin coincé dans le pantalon, et qui s'enfonçait dans mon ventre, avait été longue. Dès mon arrivée à la maison, honteuse, je montrais à ma mère l'étendue des dégâts. Sa réaction n'avait pas été celle que j'imaginai. Elle avait ri à n'en plus pouvoir. Et cette petite bêtise devenait un souvenir joyeux, une anecdote à raconter lors des soirées d'anniversaires.

J'éclate de rire en repensant à cette boîte à musique. Je m'arrête net lorsque je me rends compte que je ne suis peut-être pas seule, au bord de ce canal. Je regarde par-dessus mon épaule. Sauvée, personne pour juger ma folie.

Je rebrousse chemin en direction de la maison de Thomas. Il ne me tarde qu'une chose, retrouver l'instrument miniature.

Après une douche rapide, je fonce chez ma grand-mère. Il ne me faut pas longtemps pour retrouver l'objet recherché, toujours au même endroit, sur la cheminée. Je tourne à nouveau la petite manivelle pour entendre les notes et fredonne les mots puissants de Luís Llach. Cette fois-ci, ce sont des larmes nostalgiques que ce souvenir m'arrache. Jamais plus je n'entendrai cette mélodie de la même façon. Ce chant ne sera plus seulement un cri de révolte pour la liberté, mais il sera aussi chargé par l'émotion de mon passé.

Mon téléphone se met à vibrer, et me sort de ma bulle. C'est Thomas qui me cherche désespérément.

Je raccroche en lui promettant que tout va bien, et, en même temps que le téléphone, je glisse le petit instrument dans mon sac à main. C'est décidé, c'est chez moi qu'il continuera sa vie.

The wind of change

Nous voilà tous réunis en ce jour bien insupportable. Agglutinés devant la concession familiale. Jamais je ne viens m'y recueillir. C'est tellement froid. Sans âme. Je préfère imaginer la dernière demeure un peu plus agréable.

Je serre les dents à la vue d'une petite plaque faite il y a bien longtemps. Je l'avais choisie, avec ma mère, lorsque mon père nous avait quitté. La voir me rappelle la douleur, le manque, la fillette paumée derrière ce cercueil. Je m'effondre. Thomas me soutient, comme toujours.

Le supplice prend fin rapidement. J'ai l'impression que mon corps a suivi le cortège et ma tête est partie vadrouiller ailleurs. Où ? Je ne sais même pas.

Pour honorer la mémoire de nos grands-parents, Thomas décide de partir vers le port de Saint-Cyprien. C'est là que notre grand-père nous amenait pêcher quand nous étions gosses, pendant que notre grand-mère installait le pique-nique sur le sable.

Il ne nous faut qu'une vingtaine de minutes pour arriver à destination. Forcément, les touristes ne sont pas encore de sortie. Pas de bouchon interminable, entouré de voitures venant des quatre coins de France.

J'attrape la glacière dans le coffre et nous nous dirigeons vers la petite digue. Je râle car le vent est de la partie. Thomas me gronde faussement en me suggérant d'essayer d'apprécier l'instant plutôt que de m'y confronter.

Et s'il avait raison.

J'étaie ma serviette sur le sable collant, m'assois, enlève mes chaussures, mes chaussettes. Le sable est froid, légèrement humide. J'enfonce doucement mes orteils. C'est tellement agréable qu'un frisson parcourt mon corps.

La mer est déchaînée. Les rouleaux s'écrasent sur le bord des rochers dans un bruit aussi fracassant que ressourçant. L'écume blanche et mousseuse qui en découle ressemble à une émulsion de crème. De loin, ça a l'air si doux.

De l'autre côté, il y a ces vagues qui voudraient mourir sur le sable, mais les autres semblent les retenir chaque fois qu'elles se retirent. J'ai l'espoir qu'elles me dévoilent un secret. N'importe lequel, je suis certaine qu'il serait merveilleux.

Je ferme les yeux pour laisser mes autres sens entrer dans le jeu. Et cela fonctionne à merveille. L'odeur iodée et pure de la mer. Le vent frais qui balaye mes cheveux sur mon visage. Je respire à plein poumons cette nature et cette tranquillité. Étrangement, je me sens extrêmement bien. Quand j'ouvre les yeux, je me sens étourdie, comme ivre. Ivre des bienfaits de ce lieu. Ce lieu que j'avais presque oublié et que j'ai tant aimé.

Pourquoi suis-je partie si loin ? Pour suivre un homme qui, finalement, en a préféré une autre que moi. Pourquoi m'obstiné-je à rester là-bas ? Au fond qu'est-ce qui me retient ?

Je regarde Thomas, allongé sur le dos, les mains croisés sur la poitrine. Détendu lui aussi. Je souris déjà en pensant à ce moment qui va être écourté. Le plus silencieusement possible, j'attrape un stylo dans mon sac et effleure son visage. D'abord persuadé que c'est un bout de sa

serviette qui le dérange, Thomas gesticule, sans broncher. Mais quand il ouvre les yeux et découvre la fautive, il grogne, puis se jette sur moi. Je déteste les chatouilles. Il le sait très bien et ne se gêne pas pour me froter les côtes. Deux adultes redevenus des gamins le temps d'une courte après-midi. En ce lieu, tout paraît tellement beau, suspendu dans le temps, magique.

Il faut déjà repartir. Ma vie, à quatre-cents kilomètres de là, m'attend.

Je remonte en voiture, et règle le poste sur la station autoroute. Le flash info se termine pour lancer cette chanson que j'aime tant : *The wind of change*².

D'un coup, elle prend tout son sens.

Rien ne me retient. Même pas cette Tramontane qui est restée planquée pour m'inciter à revenir. Je ne veux plus quitter ma famille, ma terre natale, mon pays.

Mon Sud, je reviens vers toi.

² Titre de Scorpion